

Séminaire 'La part végétale de l'être humain', Lentillac. dimanche, 17 mars 2019.

## **Les plantes médicinales : comment je ressens leur relation de soin avec nous**

Déjà, je voudrais vous présenter les personnes qui, ces derniers temps, m'ont vraiment transmis, en même temps que leur savoir – car ce sont des gens qui aiment transmettre, partager -, leur enthousiasme vis-à-vis des plantes. Les rencontrer m'a donné de l'énergie et, en plus, j'ai appris plein de choses avec eux (et je vais continuer !).

D'abord, il y a Thierry Thévenin, un herboriste installé en Creuse. Certains d'entre vous qui ont participé au festival du documentaire engagé sur le végétal, l'ont aussi rencontré. Il est assez connu dans le milieu, c'est vrai, il a écrit plusieurs livres, dont *Plaidoyer pour l'herboristerie*, et il est le porte-parole des herboristes-cueilleurs et cultivateurs de plantes médicinales vis-à-vis des médias et des politiques. Avec un groupe d'amis, il a fondé le syndicat des S.I.M.P.L.E.S. (Syndicat intermassif des producteurs-cueilleurs de plantes médicinales, aromatiques, cosmétiques et tinctoriales) et ce syndicat a vraiment le souci non seulement de la plante, mais de son environnement. Monique Forestié, justement, qui est l'autre personne que je veux vous présenter, fait partie des S.I.M.P.L.E.S. et c'est à la belle fête organisée tous les deux ans par ce syndicat que je l'ai rencontrée. Pour moi, elle est une image vivante de la sorcière, la bonne, la vibrante : les pieds toujours nus, la peau burinée, le parler franc mais doux et l'envie de transmettre. Elle habite en Ariège et je suis allée en septembre à un des week-end de transmission-partage (plutôt que 'formation') qu'elle organise tout au long de l'année.

Son habitat, c'est vraiment de l'autoconstruction. Et ses plantations, sa serre !... Tu as des herboristes, c'est tout propre, ordonné.... Mais, là, non ! Sa serre, c'est le gros bordel ! C'est un poème ! C'est un poème . Y'a des choses qu'elle a laissées à l'abandon mais il y a aussi beaucoup de plantes. Et il y a des mandragores. Alors, là, c'est la première fois que j'ai vu une mandragore ! Et elle s'y connaît très bien !

Karine G. : Elle est où en Ariège ?

P. : Je n'ai pas encore mémorisé le nom du village un peu important près duquel elle habite...

Michel : L'herbe fendue qui revigore.

Elsa : oui, j'ai vu une pièce de théâtre où il était question de pendus, et avec un goutte de sperme tombant au sol, la mandragore germait !

P. : Elle, elle est franchement dans l'optique de Thierry et d'autres : la plante qui soigne est la plante nourricière. La première maladie, c'est la faim. Et c'est la plante qui pousse autour de toi. Donc, ce sont des gens qui ont une très grande connaissance de la plante qui pousse à côté d'eux et qui savent faire des salades avec tout ce qui pousse et en toutes saisons ! C'est vrai qu'elle est incroyable, elle te reconnaît beaucoup de plantes comestibles et même des plantes exotiques et cultivées pour l'ornementation, comme la fleur de yucca, c'est une inflorescence blanche...

Michel : C'est du manioc ? Parce que yucca en espagnol, ça veut dire 'manioc'.

Pascale : Je ne sais pas pour cette plante très ornementale. En tous les cas, elle mange l'inflorescence du yucca (inflorescence, ça veut dire qu'il n'y a pas une fleur isolée, mais un groupe de fleurs).

La première chose dont elle nous parle quand elle nous amène dans son champ où on reconnaît à peine la partie cultivée des plantes sauvages, c'est de la fleur de carotte (*Daucus carota*).

C'est une très jolie fleur, de la famille des Ombellifères. Dans cette famille, il y a aussi la petite et la grande cigüe... alors, comme les plantes de cette famille ont tendance à se ressembler, on a tendance à dire : faites attention aux Ombellifères – cette famille a récemment changé de nom, maintenant ce sont les Apiacées ! Evidemment, il ne s'agit pas d'empoisonner votre voisin...

Il y a trois indices qui permettent de distinguer la carotte sauvage :

1. au centre de l'ombelle, on trouve souvent – mais pas toujours – un leurre pour les insectes, à savoir une fleur noire ou rouge, c'est très joli, c'est une fausse mouche, signal qu'envoie la carotte aux insectes pollinisateurs dont elle dépend pour sa reproduction : venez, voyez comme c'est bon, y'a déjà du monde !
2. les bractées sous l'ombelle (bractée est un terme un peu fourre-tout en botanique qui désigne quelque chose qui n'est ni une feuille, ni une fleur, ni une tige...) forment une jolie couronne inversée
3. en grattant au collet de la racine, c'est-à-dire à la surface de la terre, l'endroit où la tige devient racine, le parfum qui se dégage, c'est clairement le parfum de la carotte !

Bref, quand ces trois indices sont réunis, on est sûr d'être en présence de la carotte. En septembre, quand les fleurs ont été fécondées et que les graines se sont formées, l'ombelle de la sauvage va se refermer sur elle-même pour fermer *comme* un nid d'oiseau ! C'est aussi une caractéristique.

La partie que l'on utilise en herboristerie, c'est la graine, que l'on peut distiller et qui est un bon dépuratif du foie et de la vésicule biliaire.

Et là, quand nous étions chez Monique en septembre, j'ai appris par elle que ces graines quand elles sont violettes, qu'elles sont alors gorgées de suc, eh bien ces graines constituent un abortif et un contraceptif de premier ordre !

Et là, cela m'a fait penser à ce que m'avait déjà dit Thierry Thévenin, à propos du savoir autour des plantes qui soignent, à savoir que ce savoir était essentiellement détenu par les femmes, 'les bonnes femmes' – quand on dit 'remède de bonne femme', en fait on traduit incorrectement le latin 'bona fama' qui veut 'de bonne réputation', ce qui n'est pas pareil – et les premiers domaines que les femmes cherchaient à connaître, à soigner, à contrôler, c'est bien sûr leur fécondité, leur sexualité. Ce sont elles que l'on a appelées 'sorcières' pour les dénigrer. Et elles connaissaient et utilisaient - entre autres - les plantes contraceptives et les plantes abortives (c'est-à-dire les plantes qui font avorter).

Et donc, une des conséquences du bûcher des sorcières dont on a du mal à connaître l'ampleur en termes de chiffres – mais ce sont des centaines de milliers de femmes et d'hommes – (mais majoritairement des femmes, 80% environ) qui ont été brûlées, c'est un véritablement effondrement en terme de savoirs sur les plantes contraceptives et abortives ! Car ce massacre a duré pendant plusieurs siècles (à partir de la fin du Moyen âge jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle, peut-être même le 19<sup>ème</sup> siècle mais de manière très sporadique) et ne s'est pas déroulé uniquement en France, mais en Allemagne, dans toute l'Europe, et même en Amérique latine.

Car ce massacre visait précisément ce savoir, ce pouvoir sur la fertilité : les femmes devaient être des 'ventres' pour fournir de la main-d'œuvre pour le capitalisme naissant, pour les armées au service des puissants, etc. Il y a un livre récent d'une féministe, Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, qui est assez convaincant et très documenté – même si

parfois, elle force le trait et est assez terrible. Pour elle, le massacre des sorcières marque clairement le début du capitalisme.

Elsa : J'ai entendu récemment une information sur un pays d'Amérique latine, le Venezuela, dont le leader assignait clairement les femmes au rôle de 'ventres' pour fournir la main-d'œuvre au pays ! Au nom du marxisme !

Michel : Quel marxisme ? Engels, le collaborateur de Marx, a clairement écrit que la première oppression est celle de l'homme sur la femme et sur les enfants !

Pascale : pour moi, ce prétendu marxisme est une forme de capitalisme... Mais revenons-en à la graine de carotte, dans le groupe dont je faisais partie il y avait une femme qui, au tout début de sa grossesse non désirée, a pris sur les conseils de Monique, tous les jours 1 cuil. à café de graines de carotte - au stade de maturité où elles sont violettes et gorgées de suc - ainsi que l'extrait alcoolique de ces mêmes graines. Et sa grossesse s'est interrompue. Monique dit aussi qu'à des doses plus modérées, les graines de carottes peuvent être utilisées comme contraceptif. Et c'est ce qu'elle-même a utilisée.

Benoît : il y a la rue (*Ruda officinalis*) qui est une plante abortive... et ça a laissé des traces, puisque, pour parler d'une prostituée, on parle de 'rue'.

Pascale : En tous les cas, c'était la première fois que quelqu'un - une femme !- déclarait ainsi haut et fort l'usage contraceptif et abortif d'une plante très commune. Et elle ajoutait quelque chose qui m'a beaucoup touchée : arrêtons d'avoir peur, cette peur est encore un héritage de ce bûcher qui nous a marquée dans nos mémoires... ! Car - et c'est très bien décrit dans le livre de Silvia Federici qui parle de véritable terreur - ces procès, ces tortures, ces bûchers ont évidemment instauré une peur profonde, surtout que les arrestations se faisaient essentiellement sur la base de délations....

Oui, Monique, par sa pratique, par son savoir, m'a beaucoup touchée et appris : elle est ancrée dans le sol (elle va toujours pieds nus), et engagée (pas d'électricité EDF chez elle, pas de frigo, ni d'internet...).

Quant aux formes galéniques qu'elle fabrique - les formes galéniques désignent, du nom de Galien, un médecin de l'antiquité, les formes sous lesquelles les plantes médicinales étaient utilisées : tisane, décoction, macération aqueuse, macération huileuse, macération vineuse, poudre, fumigations, etc.- sont des formes simples. Elle n'utilise pas d'huile essentielle, par exemple.

C'est comme dans les pharmacopées traditionnelles que je connais un peu, celle du Burkina Faso, du Sénégal, de l'Inde pour la médecine ayurvédique notamment, ce sont des formes simples qui sont prescrites ; les huiles essentielles, c'est pour les parfumeurs ! La forme la plus élaborée, c'est l'alcoolature, c'est-à-dire la macération dans de l'alcool

Il y a aussi les baumes, les cérats, les sirops, bien sûr, je n'ai pas parlé de toutes les formes, mais il faut bien garder à l'idée que la tisane - ou la décoction pour les parties dures de la plante, comme les racines ou l'écorce - reste une forme galénique de premier ordre ! Inégalable et à ne pas sous-évaluer.

Car dans ses formes simples, on trouve le 'totum' de la plante, c'est-à-dire l'ensemble des principes actifs de la plante (solubles dans l'eau, dans l'huile, dans l'alcool... c'est selon) et non seulement un principe actif isolé car considéré comme le plus actif... Or, on s'est

aperçu que c'est précisément ce 'totum', cet ensemble de composants – dont certains en quantités très minimales – qui agissent en synergie pour nous soigner.

Cela me fait penser à ce que dit Yvette Parès dans le documentaire (visible sur Internet) de Chantal Perrin, *L'hôpital traditionnel de Keur Massar*, qui décrit le travail effectué par cet hôpital traditionnel fondé par Yvette Parès, une femme, biologiste et médecin, dont on parle fort peu... et le fait qu'elle soit une femme n'est sans doute pas étranger au fait qu'elle soit si peu connue par rapport à l'ampleur de son action.

Yvette Parès, donc, en tant que biologiste a été la première à isoler le bacille de la lèpre et pour cela elle a été reconnue par ses pairs. En revanche, quand elle a cherché auprès de toutes les médecines traditionnelles du Sénégal, les plantes qui pouvaient soigner la lèpre, et qu'elle a commencé à se former auprès d'un grand tradipraticien, là, le monde médical a beaucoup moins apprécié. J'ai remarqué, d'ailleurs, qu'elle restait toujours dans ses écrits dans un cadre rationnel strict : elle ne parle jamais d'initiations, ni de rituels.

En fait, Yvette Parès, constatant que les médicaments occidentaux soignaient mal les lépreux, s'est tournée vers ceux qui avaient un savoir immense mais non reconnu : les guérisseurs des différents peuples qui composent le Sénégal, pays où elle s'est installée et dont elle est, en quelque sorte, tombée amoureuse. Elle les a réunis dans l'hôpital de Keur Massar et ensemble ils ont soigné les lépreux, puis toutes sortes de malades, dont les malades du sida, les cancéreux, avec des résultats remarquables.

Ce qu'elle dit et que je voudrais vous transmettre, car ça m'a beaucoup éclairée, c'est comment peut-on prétendre soigner les êtres humains avec des médicaments qui polluent ?

Je n'avais jamais pensé à ça sous cet angle.

Michel : Tu sais, il s'agit exactement de la logique de la médecine traditionnelle : on ne peut pas soigner un être humain sans soigner son environnement. Et pour quelqu'un comme Yvette Parès qui est restée dans un cadre de pensée scientifique, elle redécouvre quelque chose de très ancien et le formule dans des termes contemporains...

Pascale : Oui, elle le dit avec des mots qui me touchent, que je comprends.

Michel : Mais ce n'est pas de la science, ce n'est pas de la politique non plus, c'est simplement le savoir traditionnel !

Pascale : Il y a un autre élément à propos des plantes médicinales dont je voudrais parler, c'est la confiance.

Et c'est bien décrit par Pierre Lieutaghi dans son livre *Le livre des bonnes herbes*, qui reste, qui est vraiment un livre précieux

Michel : Bon, moi, j'ai quelque réserve sur l'ethnobotanique dont Lieutaghi est un des représentants français les plus connus...

Pascale : Cette confiance dans la capacité des plantes à nous soigner, elle est essentielle. Il est vrai que j'ai fait mon mémoire pour le diplôme d'herbaliste à l'École des plantes médicinales de Lyon sur la différence entre soigner et guérir. J'y ai essayé à travers les témoignages de soignés et de soignants, de dégager ce qui se passe, et j'ai constaté à quel point dans toute relation de soin, la confiance est essentielle ! J'ajoute que l'on ne guérit

personne : je guéris, tu guéris, elle guérit... et je te soigne, elle me soigne, tu le soignes, etc.

Pierre Lieutaghi décrit bien comme, auparavant, avant la chimie pharmaceutique, les plantes étaient nos compagnes soignantes, et on avait confiance en elles ! Quand on se balladait en forêt ou dans les prés, c'était comme se promener dans une pharmacie à ciel ouvert ! Antonin décrit bien cela d'une autre façon quand il nous raconte que les Mayas disent que quand tu te fais piquer par une ortie...

Michel : Non, par un serpent...

Pascale : Oui, par un serpent (mais chez nous il y a un phénomène similaire pour l'ortie !...), il suffit que tu cueilles – sans la regarder – la première plante que tu trouves derrière toi, que tu te frottes avec, ou que tu l'ingères, et tu ne souffriras pas !

Pierre : C'est la foi qui sauve alors...

Pascale : Je préfère employer le mot 'confiance', oui, cela fait partie du processus de guérison.

Karine : Je n'aime pas beaucoup ce mot de confiance ; je dirais qu'il s'agit d'accepter de s'en remettre à..., comme dans la relation en psychanalyse, par exemple. Ça marche que si on accepte de...

Michel : Moi, j'aime bien ce mot de confiance, mais je comprends qu'il puisse aussi être un peu 'répulsif'.

Ce qu'il faut savoir, dans ce qui est décrit dans le cas de la morsure de serpent, c'est mon ami Rolando, le frère de Donato qui m'a dit ça, c'est que l'on agit ainsi que quand on a rien d'autre sous la main, pas de papaye sauvage, par exemple, qui est très efficace en cas de morsure de serpent. S'il y a une plante efficace dans le coin, tu la prends.

Karine : Mais comment peut-on savoir qu'il n'y a rien d'autre, alors qu'il ne faut pas regarder la plante que l'on cueille ?

Michel : Parce que, quand on est un Maya qui se balade dans la forêt, on connaît son environnement, on sait s'il y a dans le coin, ou pas, des plantes pour soigner les morsures. Et ça, c'est important à préciser. Mais, pour en revenir à la confiance, ce qui se passe dans cette relation, c'est une forme de lâcher-prise, que l'on retrouve dans les religions. Tu lâches le contrôle, c'est une forme d'abandon de la conscience – je préfère pour ma part employer le mot 'conscience' que celui de 'mental - qui peut avoir des effets auto-bloquant dans le processus de guérison, de telle sorte que puissent se produire des choses automatiques, au-delà de la raison raisonnante. Si tu essayes de rationaliser, de penser, d'analyser, tu vas bloquer ces mécanismes !

Karine : Pour moi, ce terme de 'confiance' a un aspect d'aveugle, de démesuré, un peu le pendant de 'pas du tout confiance'. Moi, ce que je trouve bien, c'est l'intermédiaire.

Michel : Justement non !

Karine : Mais pas intermédiaire par le mental...

Michel : Dans ce cas-là, il faut lâcher complètement ! Oui, de manière aveugle, mais pas pour toute ta vie : dans ce moment-là ! Dans ce moment-là, il faut lâcher complètement, sinon rien ne se passe !

Karine : Oui, dans ce moment-là. Ne serait-ce pas comme dans une relation entre l'analysant et son analyste ?

Elsa : C'est pour ça que je parle de consentement, moi. Moi, ce mot me parle beaucoup. Dans le processus, on ne doit pas seulement être convaincu, mais réellement consentir.

Pierre F. Il y a quelque chose qui rejoint ce que tu dis, c'est que dès que tu ne te prends pas comme extérieurs au serpent et au poison, c'est-à-dire à partir du moment où tu intègres le serpent et le poison comme étant toi-même, eh bien en fait, ils ne te font plus rien. Mais ce n'est pas par la pensée !

Pascale : Je voulais encore proposer une autre approche... Si tu imagines que tu vis dans un environnement familier, que tu connais, qui est à la fois nourricier et susceptible de te soigner, pour reconnaître les plantes qui vont pouvoir te soigner, eh bien, il y a la théorie des signatures qui a beaucoup été utilisée. Je voulais juste vous en parler parce que c'est très beau et, en même temps, c'est très mythique. C'est l'idée que la plante va montrer par la forme et/ou la couleur d'un de ses organes ce qu'elle va pouvoir soigner chez l'être humain. Il y a ainsi la ficaria (*Ranunculus ficaria* L.), dont les petits tubercules des racines ont une forme qui évoquent les hémorroïdes et qu'on a utilisé dans cette indication (la pulpe fraîche du tubercule écrasée). Il y a aussi un exemple très facile à trouver et à reconnaître par ici, c'est la grande chélidoine (*Chelidonium majus*). Elle s'appelle ainsi (en grec *chelidon* signifie 'hirondelle') parce que les Grecs disaient que la maman hirondelle mettait quelques gouttes de son suc très jaune sur les yeux de ses oisillons pour qu'ils s'ouvrent. Son suc très jaune évoque la bile, une des quatre humeurs fondamentales du corps humain, elle était donc une plante destinée à soigner les dysfonctionnements du foie et de la vésicule biliaire. Bon, on s'est beaucoup moqué de ces pauvres gens qui ne savaient que lire ces prétendues signatures et c'est sûr qu'il y a eu des excès dans l'application de cette théorie : on a voulu tout voir dans tout, mais pour ce qui est de la chélidoine, il s'est avéré que la recherche moderne a effectivement trouvé qu'elle était spécifique des affections hépatiques et ophtalmiques. Mais il faut ajouter que cette plante fait partie de la famille des Papavéracées, comme le pavot dont on tire l'opium ; c'est une plante à utiliser avec précaution en interne comme en externe (en tous les cas pas en auto-médication) car elle est très puissante : je vous déconseille absolument de faire une cure de tisane de chélidoine, d'ailleurs elle est particulièrement amère et imbuvable ! Par contre, en homéopathie, elle est beaucoup utilisée, précisément pour les indications biliaires et hépatiques.

Michel : J'associe immédiatement avec cette question qui est au cœur de notre réflexion sur la part mythique et la part scientifique, avec les limites de la pensée scientifiques : comment les peuples traditionnels – on va les appeler comme ça – ont-ils appris les principes actifs des plantes ?

Eh bien, la réponse qui m'a été faite sur le terrain est : en rêve. Et, à part sous ma plume, je ne l'ai pas vu écrit ailleurs, il me semble. La nuit, en rêve, la plante vient t'expliquer : je suis à tel endroit, viens me cueillir, je soigne cela et, le lendemain, la personne y va,

trouve la plante et l'utilise pour les indications données par celle-ci en rêve. Et ça, c'est extrêmement troublant pour notre esprit rationnel et scientifique. Finalement, ça amène à penser que la plante nous montre par la forme et/ou la couleur d'un de ses organes, qu'elle nous enseigne par le rêve... bref, 'la plante pense' ... la plante pense ! C'est très difficile à expliquer autrement ! En fait, moi, je pense que c'est un peu plus complexe encore que ça...

Pierre F : ... ou plus simple !

Michel : Oui, c'est la même chose, finalement. C'est lié à ce qu'on disait tout à l'heure. C'est-à-dire qu'à partir du moment où on pense que les choses sont séparées, isolées les unes des autres, on croit que les éléments sont indépendants...

Pierre F : Voilà !

Michel : Mais ils ne sont pas indépendants. Donc nous, si on est avec la plante, alors on va produire un réseau d'explications qui se présente ainsi; mais c'est parce que c'est notre interrelation. Et ça, ça renvoie à des théories de la philosophie indienne (d'Inde...) qui sont très intéressantes qui disent qu'il n'y a pas d'objet, il n'y a que des relations. Donc, pour terminer avec cela, je pense que la théorie des signatures, elle renvoie à cela : qu'est-ce qui se passe dans cet espace commun entre la plante et nous ? Et : ça nous parle dans cet espace commun.

José : Par rapport à la question du lieu, tu disais : on ne soigne pas seulement la personne, on soigne aussi le lieu, je voudrais faire un parallèle avec un trait intéressant de la médecine tibétaine : celle-ci, en effet, se désintéresse complètement des principes actifs de la plante pour se concentrer sur le lieu où elle pousse. Et c'est pour ça que, lorsque des médecins tibétains sont venus en France et qu'ils ont rencontré des naturopathes et des herboristes, ça n'a pas accroché du tout ! Ils ont trouvé que c'était n'importe quoi, cet espèce d'ethnocentrisme consistant à se préoccuper des principes qui vont nous soigner, ce qui importe, c'est le flanc de montagne, l'orientation, le moment de la récolte selon des éléments cosmologiques, etc. !

Michel : Donc, ils sont dans l'autre extrême !...

Elsa : Dans le vin, c'est un élément que je peux apporter et qui vient d'une expérience vécue, au bout d'un certain nombre d'années, quand on goûte des millésimes qui ont poussés sur un terroir commun et été faits à partir de cépages différents, eh bien, au bout d'un certain nombre d'année, c'est le terroir qui prend le dessus, le cépage disparaît complètement. Et pas après en tant d'années que ça ! C'est pas deux ans, mais ce n'est pas quinze ans non plus ! Huit, neuf ans..

Karine G. : Et d'ailleurs dans ce domaine on l'assume beaucoup plus, on parle beaucoup de terroir, de terrain ! Ca fait partie carrément des éléments importants !

Elsa : Bien sûr !

Michel : Donc, si on en revient à notre premier thème : Intercritique de la plante et de l'être humain, on voit bien qu'il y a deux tendance en quelque sorte, deux extrêmes...

c'est moi qui le formalise à ma manière :  
une tendance à trop aller du côté du terrain ; et de l'autre, la tendance qui consiste à trop aller du côté de la plante, de l'individualité, des principes actifs.  
Et cette possibilité qui consisterait à élargir et à prendre l'ensemble.

Pierre F. : Voilà, on arrête de séparer tout.

Michel : Et ça, c'est intéressant parce que ce n'est pas une position scientifique : la science fait le contraire ! La science, elle sépare. Là, on est donc dans la critique de la science. Je rappelle souvent ce que disait Georges Bataille : il faut que la science soit sous la dictature de la mythologie ! Il était extrêmement violent, il disait que la science, on doit l'asservir, sinon elle va nous bouffer ! Et comment l'asservir ? Avec les mythes qui sont très puissants. Bon, c'est peut-être excessif mais, parfois, il faut parfois des excès, comme on l'a dit pour le livre de Silvia Federici, pour combattre car moi je trouve que la science est un processus extrêmement violent qui vient infecter jusqu'à des pensées très intéressantes... Comme par exemple l'ethnobotanique. Vous savez à quel point je suis opposé à l'ethnobotanique...

Elsa : Je ne sais pas ce que c'est.

Michel : L'ethnobotanique, c'est une discipline qui est issue de la botanique et de l'ethnologie, donc deux sciences et qui consiste à dire que le nec plus ultra de la réflexion sur les plantes, c'est d'articuler la botanique, savoir absolu que l'on ne conteste pas et les savoirs traditionnels et c'est la botanique qui va permettre d'informer les savoirs traditionnels et d'extraire ce qu'il y a de positif dans les savoirs traditionnels. En fait, ça fonctionne comme ça.

Elsa : Ah oui, comme si la botanique était fondamentale...

Pascale : Oui, comme si elle avait une position surplombante.

Michel : Tout à fait. Et ça, c'est extrêmement pernicieux. Lieutaghi, Hallé, un certain nombre de penseurs que nous connaissons et qui sont intéressants, sont infestés d'ethnobotanique et il faut les soigner. Nous, tous ensemble, en tant que collectif, nous pouvons soigner ! Car si je vais au bout de ma pensée, l'individu ne peut absolument pas soigner. Le soin, c'est l'environnement. Et c'est pour ça que j'insiste sur le fait que nous formons un noyau, un collectif de réflexion, à la pensée ouverte, la plus ouverte possible, y compris à la pensée scientifique pour lui donner toute sa place, mais rien que sa place, comme on dit. Et c'est vraiment ce processus qu'il faut essayer de mettre en place.